



LA MÉNAGERIE DE VERRE

TENNESSEE WILLIAMS
DANIEL JEANNETEAU

MERCREDI 18 (20h30) JEUDI 19 (19h30) MAI 2016

GRAND THÉÂTRE
TARIFS 14€/20€/28€

Réservations
www.lequartz.com
TEL **02 98 33 70 70**

La Ménagerie de verre

de **Tennessee Williams**

traduction **Isabelle Famchon**

mise en scène et scénographie **Daniel Jeanneteau**

assistant mise en scène et scénographie **Olivier Brichet**

lumières **Pauline Guyonnet**

costumes **Olga Karpinsky**

son **Isabelle Surel**

video **Mammar Benranou**

collaboratrice à la scénographie **Reiko Hikosaka**

régie générale **Jean-Marc Hennaut**

régie lumière **Juliette Besançon / Pauline Guyonnet (en alternance)**

régie son **Isabelle Surel / Assistée de Benoît Moritz**

remerciements à Marie-Christine Soma

avec :

Solène Arbel, Laura

Pierric Plathier, Jim

Dominique Reymond, Amanda

Olivier Werner, Tom

sur la vidéo **Jonathan Genet**

La « ménagerie » des objets en verre a été réalisée par **Olivier Brichet et Solène Arbel**

Production Maison de la Culture d'Amiens - Centre européen de création et de production, Studio-Théâtre de Vitry

Coproduction La Colline - théâtre national, Espace des Arts scène nationale de Chalon/Saône, Centre Dramatique National Besançon Franche Comté, MCB° Maison de la Culture de Bourges / Scène Nationale, Shizuoka Performing Arts Center (Japon), Institut Français.

Décor construit dans les ateliers de la MCB° Maison de la Culture de Bourges / Scène Nationale.

L'Auteur est représenté dans les pays de langue française Renault & Richardson, info@paris-mcr.com en accord avec Casarotto Ramsay Ltd, London. La traductrice est représentée dans le monde Renault & Richardson.

« La Ménagerie de Verre » est présentée en vertu d'un accord exceptionnel avec « The University of the South, Sewanee, Tennessee ».

Avec la collaboration des élèves de première année de CAP et Bac Pro de la section verrerie scientifique du lycée Dorian à Paris et son professeur Ludovic Petit. Remerciements à l'entreprise V.S.N (Verrerie Soufflée et Normalisée - Paris).

PRÉSENTATION

*« Perdre encore est à nous ; l'oubli garde sa forme
dans l'inchangé royaume des métamorphoses.
L'abandonné gravite ; et si nous sommes
au centre rarement de telle orbite : autour
de nous elles vont traçant l'intacte figure. »*
Rainer Maria Rilke, Le vent du retour

La Ménagerie de verre se déroule dans un petit appartement de Saint Louis et met en scène trois membres de la même famille, les Wingfield : une mère, Amanda, abandonnée par son mari, un fils, Tom, poète et employé dans une usine de chaussures, une fille, Laura, fragile, solitaire et qui collectionne de petits animaux en verre. À ce triangle s'ajoute un quatrième personnage extérieur : Jim, jeune collègue de Tom, invité le temps d'une soirée.

Puisant au plus intime de sa propre vie, dans une histoire insignifiante et très locale, Tennessee Williams construit une œuvre universelle, subtilement déceptive, parlant de la perte et du deuil, de la permanence en nous de ce qui a disparu.

Amanda Wingfield, hantée par sa propre jeunesse perdue, harcèle ses enfants en voulant leur bien, incapable de discerner clairement sa vie fantasmatique de leur réalité. Elle organise une soirée au cours de laquelle un « galant » doit venir, un mâle qu'il s'agit de présenter à sa fille déficiente, frappée d'un handicap indéfinissable mais la rendant inapte à toute vie normale. Mélangeant le sexe et la survie, échafaudant des plans scabreux de mariages devant résoudre les problèmes de leur vie matérielle et sentimentale, Amanda provoque la catastrophe ultime qui finira de les faire basculer dans le repli et la misère...

La Ménagerie de verre présente la vie comme une expérience dépourvue de sens mais traversée par des moments d'intense beauté. D'une beauté dont on ne se remet pas. Dans la bulle de cette soirée où les frontières vacillent, quelque chose est sur le point de se produire qui pourrait bouleverser leurs vies. Laura s'approche de très près de ce qui serait pour elle un miracle, pendant un temps très court elle vit l'inconcevable. Puis tout redevient comme avant, avec le poids nouveau de cette joie inaccomplie.

À l'infini cette scène douloureuse et proche du ridicule hante le narrateur, Tom, qui nous parlant des années plus tard se remémore la prison affective que représentait pour lui la vie avec sa mère et sa sœur. Il a fui, disparu comme son propre père l'avait déjà fait, les laissant sans nouvelles et sans moyens. C'est tout, la pièce s'arrête là et nous laisse pantelants, démunis devant l'expérience de l'irréparable mis à nu...

« La pièce se passe dans la mémoire et n'est donc pas réaliste. La mémoire se permet beaucoup de licences poétiques. Elle omet certains détails ; d'autres sont exagérés, selon la valeur émotionnelle des souvenirs, car la mémoire a son siège essentiellement dans le cœur. »

« La vérité, la vie ou la réalité, est un tout organique que l'imagination poétique ne peut représenter dans son essence que par transformation, en empruntant des formes qui ne sont pas celles des apparences. »

Tennessee Williams

NOTE D'INTENTION

C'est par le détour du Japon que j'ai découvert le théâtre de Tennessee Williams. En 2011, à l'invitation de Satoshi Miyagi à Shizuoka, j'ai mis en scène *La Ménagerie de verre* en japonais. C'était une commande, et c'est dans ce cadre que j'ai pour la première fois lu ce théâtre que je pensais ne pas aimer. J'y ai découvert, loin du réalisme psychologique auquel on l'a souvent réduit, une œuvre complexe et novatrice, en évolution constante dans sa forme. La distance culturelle avec laquelle j'abordais ce travail (distance aussi bien avec le Japon qu'avec les États-Unis), et l'extraordinaire richesse humaine de la pièce, ouvrirent pour moi un champ de liberté et de rêve inattendu.

Rien n'est matériel dans cette pièce, les figures sont des spectres traversant la mémoire du narrateur, fruits de ses obsessions, de ses affects. C'est un voyage dans une conscience malade, entre l'angoisse et le rire.

Tennessee Williams lui-même encourage le metteur en scène à s'évader des contraintes du réalisme, et propose des configurations de jeu, des agencements de rapports traduisant les structures profondes du psychisme. Il s'éloigne de l'imitation de la réalité pour inventer une dramaturgie du décalage, de la faille, de l'absence. Ses créatures sont affectées par d'étonnants troubles de la présence, les unes et les autres n'existant pas sur les mêmes plans de réalité, selon les mêmes modes d'apparition ni les mêmes densités physiques... Dans ce monde sans gravitation universelle, chaque entité pèse d'un poids singulier, selon un système de masse inventé pour lui seul.

Les pièces de Williams sont des agencements de solitudes. Les échanges sont improbables, les sentiments fusent hors des êtres et s'abattent comme des pluies, par l'effet d'une inconséquence fondamentale, originelle.

Les figures de *La Ménagerie de verre* sont perdues, et leur principale modalité d'occupation de l'espace est l'errance. Amanda erre dans sa maison, dans la ville, entre son fils et sa fille. Elle se maintient perpétuellement dans un entre-deux qu'elle voudrait sans limites. Sa volonté, implacable, s'applique à effacer tout obstacle qui pourrait s'opposer à cette errance : que son fils s'incline, s'absente de lui-même, serve le quotidien et l'absolve de tout poids matériel ; que sa fille se taise, taise sa féminité, s'absente en spectatrice perpétuelle du théâtre obsessionnel de sa mère ; que Jim se prête à représenter en effigie le corps désirant de l'homme perdu et toujours désiré, qu'il se tienne en leurre et n'intervienne pas, n'existe, littéralement, pas. Elle est seule, elle erre enfermée dans un système clos.

La Ménagerie de verre exige la mise en place par le jeu d'une sorte de graduation de la présence, de perspective dans la densité, conférant à chaque être une pesanteur, un rythme, une opalescence variable. Chaque comédien doit jouer seul, en soi, mais avec les autres. Comme dans un système planétaire, beaucoup de vide sépare chaque corps. Beaucoup d'énergie circule entre ces corps.

La scénographie est un volume translucide qui expose et enclos les corps dans une matrice impalpable. Posés sur un socle duveteux et pâle, Amanda, Laura, Tom et Jim circulent et se heurtent, s'évitent, s'ignorent, se cherchent.

C'est par Tom que nous pénétrons cette matrice, il se tient au seuil et vacille, hésite, entre son aspiration au monde et l'appel angoissant de ses remords. La pièce contient une succession d'espaces mentaux gigognes, encastrés les uns dans les autres. Tom se souvient et revit, dans une confusion totale du présent et du passé, le piège affectif qu'ont représenté pour lui sa mère et sa sœur. Amanda, dans un déni perpétuel du présent, revit à l'infini son passé idéalisé de jeune fille. Laura se réfugie dans un monde inventé par elle, sans référence à l'extérieur, où tout est fragile, transparent, lumineux et froid. Jim est prisonnier du rêve social majoritaire, il a subi le dressage idéologique et s'apprête à faire de son mieux pour ne pas en sortir.

Tout cela est en mouvement, selon une cosmologie complexe, régie par les sentiments, les peurs, les désirs...

Plus qu'une histoire, *La Ménagerie de verre* est un paysage, un ensemble de distances séparant des blocs d'affectivité, traversé par des lumières, des obscurités, des vents et des pluies. La temporalité y est multiple, combinée en strates, en cycles, en réseaux.

L'idée de poursuivre ce travail en France s'est formée très tôt, en repensant à l'aventure vécue avec Dominique Reymond et le théâtre halluciné d'August Stramm (*Feux*, festival d'Avignon 2008). C'est autour de Dominique que je construis cette version française, dans la lumineuse évidence de sa rencontre avec la figure d'Amanda.

Daniel Jeanneteau

THOMAS LANIER WILLIAMS, dit TENNESSEE WILLIAMS (1911-1983)

Dès l'âge de 14 ans, Tennessee Williams s'essaie à l'écriture de poèmes « pour fuir le monde de la réalité » et la vie morne qu'il mène dans une petite ville de l'Amérique profonde et un cadre familial oppressant (intransigeance acerbe de son père envers ce garçon rêveur et qualifié d'efféminé, pathétiques souffrances mentales de sa sœur Rose, mère figée dans le souvenir du monde révolu et idéalisé du Sud de sa jeunesse). Tout au long de sa vie et jusqu'aux abords de la mort l'écriture sera sa raison d'être, le lieu de toutes ses différences, le baume souverain de ses blessures physiques et morales, qui le maintiendra debout au plus noir de ses solitudes et de ses ivresses.

C'est ainsi qu'il signera de nombreux poèmes (*Dans l'hiver des villes*), plusieurs recueils de nouvelles (*Sucre d'orge, La statue mutilée, le boxeur manchot, Le poulet tueur et la folle honteuse*), deux romans (*Le Printemps romain de Mrs Stone, Une femme nommée Moïse*), des récits autobiographiques (*Mémoires d'un vieux crocodile*), des essais (*De vous à moi*).

Mais c'est surtout par sa foisonnante œuvre dramatique qu'il atteindra la notoriété dans son pays de naissance (19 pièces jouées à Broadway de son vivant) comme d'ailleurs dans le monde entier, demeurant dans les mémoires comme l'un des plus grands poètes de la scène de tous les temps. Il n'est pas en effet jusqu'à ses pièces dites « mineures » qui ne soient marquées par la belle densité de sa langue à la fois réaliste et lyrique, mordante et chargée de compassion, nul mieux que lui ne sachant mettre en mots la musique secrète des mutilés et des perdants de la vie que sont souvent ses personnages.

Écrivain soucieux de théâtralité jusque dans ses moindres détails (décor, lumière, mouvements), et orfèvre scrupuleux, il s'efforcera inlassablement de se réinventer et de repousser de plus en plus loin les normes admises de la pièce américaine bien faite. Ce faisant, il émaillera son parcours de chefs d'œuvre appelés à devenir des classiques, tous traduits dans de nombreuses langues et pour beaucoup portés à l'écran, par des réalisateurs prestigieux comme Élia Kazan, Joseph Mankiewicz ou John Huston.

Parmi les plus célèbres, on peut citer : *La Ménagerie de verre, Un tramway nommé Désir, Été et fumée, La Rose tatouée, Camino Real, La Chatte sur un toit brûlant, Soudain l'été dernier, Doux oiseau de jeunesse, La Nuit de l'Iguane* ; mais également des pièces longtemps méconnues voire dénigrées comme par exemple *la Pièce à deux personnages* qu'il considèrerait pourtant comme sa « plus belle pièce depuis *Un Tramway nommé désir*, le cœur même de ma vie ». Et bien d'autres, encore à découvrir.

Isabelle Famchon

ISABELLE FAMCHON - Traductrice

De retour en France, après des études de théâtre à l'Université de Yale aux Etats-Unis et de longs voyages d'étude en Asie, Isabelle Famchon participe à l'aventure de la compagnie "MA/Danse Rituel Théâtre" avec le chorégraphe Hideyuki Yano ainsi qu'à la création de la compagnie Roger Blin où elle exerce de multiples fonctions et signe plusieurs mises en scène. Membre de longue date de la Maison Antoine-Vitez (Centre International de Traduction Théâtrale), auteur d'adaptations, d'articles sur l'histoire du théâtre et sur la traduction théâtrale, elle s'attache surtout à découvrir, traduire et faire connaître les dramaturgies contemporaines de langue anglaise dans ses formes les plus métissées. Elle a traduit notamment : Athol Fugard pour l'Afrique du Sud ; Edna O'Brien, Tom Murphy, Franck McGuinness, Sebastian Barry pour l'Irlande ; Howard Barker et Sulayman Al-Bassam pour l'Angleterre ; John Murrell et Kent Stetson pour le Canada. Pour les USA, elle a traduit notamment José Rivera, Sarah Ruhl, Marcus Gardley et surtout Tennessee Williams (dont différentes pièces inédites en France).



DANIEL JEANNETEAU - Mise en scène et scénographie

Né en 1963 en Moselle. Il a étudié à Strasbourg à l'école des Arts Décoratifs puis à l'école du TNS. Il a mis en scène et conçu les scénographies d'*Iphigénie* de Jean Racine (2001) ; de *La Sonate des spectres* d'August Strindberg (2003) ; d'*Anéantis* de Sarah Kane (2005) ; de *Into The Little Hill*, opéra de George Benjamin et Martin Crimp (2006) ; d'*Adam et Ève* de Mikhaïl Boulgakov (2007) ; de *Blasted* de Sarah Kane (Japon, 2009) ; de *Bulbus* d'Anja Hilling (2011) ; de *The Glass menagerie* de Tennessee Williams (Japon, 2011) ; de *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck (2014) ; de *Faits*, fragments de l'Illiade (2014). Il a cosigné avec Marie-Christine Soma les mises en scène de *Les Assassins de la charbonnière* d'après Kafka et Labiche (2008) ; de *Feux* d'August Stramm (2008) ; de *Ciseaux, papier, caillou* de Daniel Keene (2010) ; de *Trafic* de Yoann Thommerel (2014). Il a conçu les scénographies des spectacles de Claude Régy de 1989 à 2003 (notamment *l'Amante anglaise* de Marguerite Duras, *Le Cerceau* de Viktor Slavkine, *Chutes* de Gregory Motton, *Paroles du sage* d'Henri Meschonnic, *la Mort de Tintagile* de Maurice Maeterlinck, *Holocauste* de Charles Reznikov, *Quelqu'un va venir* de Jon Fosse, *Des couteaux dans les poules* de David Harrower, *4.48 psychose* de Sarah Kane, *Variations sur la mort* de Jon Fosse...). Il a conçu entre autres les scénographies de spectacles de Catherine Diverrière, Gérard Desarthe, Éric Lacascade, Jean-Claude Gallotta, Alain Ollivier, Marcel Bozonnet, Nicolas Leriche, Jean- Baptiste Sastre, Trisha Brown, Jean-François Sivadier, Pascal Rambert... Metteur en scène associé au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis de 2002 à 2007, au Théâtre National de la Colline de 2009 à 2011, à la Maison de la Culture d'Amiens depuis 2007. Lauréat de la Villa Kujoyama à Kyoto en 1998 ; lauréat de la Villa Médicis Hors les Murs au Japon en 2002 ; Grand prix du syndicat de la critique en 2000 et en 2004.

SOLÈNE ARBEL - Laura

Solène Arbel a étudié le théâtre et la danse à l'Université Lyon II et au Conservatoire de Bordeaux, où elle suit notamment l'enseignement de Pilar Anthony. Depuis 2005, elle entretient une complicité artistique avec la compagnie des Limbes et interprète des textes de Virginia Woolf, Henri Meschonnic, Jon Fosse, Ghérasim Luca ou prochainement du poète japonais Ishikawa Takuboku. De 2006 à 2008, elle joue pour le Groupe Anamorphose dans *Le Cid* de Corneille, *Le cocu magnifique* de Ferdinand Crommelinck et *Aliénor exagère* dans le cadre de Campagnes et compagnie en région Aquitaine. Ces dernières années, elle s'inscrit en tant qu'actrice dans des créations théâtrales telles que *Crave* de Sarah Kane mise en scène par Christine Monlezun, *Jon Fosse saison 1* mise en scène par Séverine Astel, des installations multimédia avec la compagnie Iatus, et participe à des performances et films d'artistes : *conférence / Walter Benjamin et exposition* d'Elise Florenty et Marcel Turkowsky au Plateau- Frac Ile-de-France, *La porte court-métrage* d'Hervé Coqueret, *Clos quand apparu* de Julien Crépieux dans lequel elle dit "Un coup de dés jamais n'abolira le hasard" de Mallarmé. Elle continue à pratiquer la danse à l'occasion de workshops à la Ménagerie de Verre.

PIERRIC PLATHIER - Jim

Pierric Plathier intègre l'Ecole du TNS en 2005, après être passé à la Scène-sur-Saône à Lyon sous la direction de Didier Vignali. Il sort en 2007 avec des spectacles de Caroline Guiela Nguyen, Richard Brunel, Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma. Il travaille ensuite avec Benoit Lambert, Jean- Charles Massera, Bernard Lévy, Rémy Barché, Caroline Guiela Nguyen, Adrien Béal. Il a joué récemment dans *Elle brûle* mis en scène par Caroline Guiela Nguyen, *Le Pas de Bême* mis en scène par Adrien Béal, et dans *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux mis en scène par Laurent Laffargue.

DOMINIQUE REYMOND - Amanda

Dominique Reymond étudie l'art dramatique à Genève, suit des cours à l'école du Théâtre National de Chaillot avec Antoine Vitez, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Au théâtre, elle a notamment joué sous la direction d'Antoine Vitez dans *La Mouette* de Tchekhov et *L'Échange* de Paul Claudel ; Klaus Michael Grüber dans *La Mort de Danton* de George Büchner ; Bernard Sobel dans *La Ville* de Paul Claudel, *La Forêt* d'Alexandre Ostrovski et *Tartuffe* de Molière ; Jacques Lassalle dans *L'Heureux Stratagème* de Marivaux ; Pascal Rambert dans *John & Mary* de Pascal Rambert ; Jacques Rebotier dans *Éloge de l'ombre* de Junichiro Tanizaki ; Luc Bondy dans *Une pièce espagnole* de Yasmina Reza et *Les Chaises* d'Eugène Ionesco ; Marc Paquien dans *Le Baladin du monde occidental* de John Millington Synge ; Georges Lavaudant dans *La Nuit de l'iguane* de Tennessee Williams. À l'automne 2013, elle joue dans *Rome-Nanterre* de Valérie Mréjen mis en scène par Gian Manuel Rau au Théâtre Vidy-Lausanne. Au Festival d'Avignon, on a pu la voir dans *Feux* d'Auguste Stramm mis en scène par Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma, *Visites* de Jon Fosse dans une mise en scène de Marie-Louise Bischofberger et récemment dans *La Mouette* d'Anton Tchekhov mis en scène par Arthur Nauzyciel dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. Également actrice de télévision, elle travaille par exemple pour Nina Companeez dans *Un pique-nique chez Osiris* et Benoît Jacquot dans *Princesse Marie*. Au cinéma, elle accompagne aussi bien les réalisateurs débutants qu'expérimentés dans *Y aura-t-il de la neige à Noël ?* de Sandrine Veysset pour lequel elle reçoit le Prix d'interprétation au festival du Film de Paris, *La Naissance de l'amour* de Philippe Garrel, *Les Destinées sentimentales*, *Demonlover* et *L'Heure d'été* d'Olivier Assayas, *La Maladie de Sachs* de Michel Deville, *Les Murs porteurs* de Cyril Gelblat, *Le Nouveau Protocole* de Thomas Vincent, *Adieu Gary* de Nassim Amaouche. On l'a vue récemment dans *Les Adieux à la reine* de Benoît Jacquot et dans *Populaire* de Régis Roinsard.

OLIVIER WERNER - Tom

Olivier Werner a suivi sa formation d'acteur et de metteur en scène à l'école de la rue Blanche (Ensat - 1988/90), au TNS (1991/92) et à l'Institut Nomade de la Mise en scène (1999). Après avoir été reçu au Conservatoire (CNSAD, 1991) et à l'école du TNS (1991), il renonce à l'une et l'autre école pour jouer Hippolyte dans *Phèdre* mis en scène par Jean-Marie Villégier. Suivront plusieurs spectacles de répertoire sous la direction de ce dernier et une dernière année de formation à l'école du TNS (3^{ème} année - groupe 26 - 1992). Il crée L'ANNEAU, sa première compagnie (1996), avec laquelle il monte *Pelléas et Mélisande* (Maurice Maeterlinck), *Les Revenants* (Ibsen), *Les Perses* (Eschyle) et *Les hommes dégringolés* (Christophe Huysman, création collective). Il met en scène *Béatrice et Bénédicte* à l'Opéra-comique (Opéra-concert d'Hector Berlioz) pour l'Orchestre de Paris. Il devient par la suite artiste associé de la Comédie de Valence ; structure pour laquelle il met en scène *Rien d'humain* (Marie N'diaye), *Par les villages* (Peter Handke), *Saint Elvis* (Serge Valletti) et *Mon conte Kabyle* (Marie Lounici). Puis il monte *Occupes-toi du bébé* (Dennis Kelly), commande du CDR de Vire. En 2012, il crée FORAGE, sa nouvelle compagnie indépendante qu'il implante à Valence (Drôme). Avec cette nouvelle structure, il monte *After the end* (Dennis Kelly), *La Pensée* (Leonid Andreïev) et prépare actuellement trois spectacles (*Le vieux juif blonde* d'Amanda Sters / création septembre 2015 à Lausanne, *Le dernier feu* de Dea Loher / Création novembre 2016 à Bruxelles et *Lazare* de Catherine Benhamou / production en cours...) Comme acteur, il a joué sous la direction de Gérard Vernay, Lluís Pasqual, Jean-Marie Villégier, Christian Rist, Marc Zammit, Claudia Morin, Adel Hakim, Jean-Christophe Marti, Urszula Mikos, Simon Eine, Richard Brunel, René Loyon, Christophe Perton, Yann-Joël Colin, Pauline Sales, Jorge Lavelli, Daniel Jeanneteau, Yves Beaunesne, Christophe Rauck, et dans certaines de ses propres mises en scène. Plus récemment, on a pu le voir dans *Phèdre* (m.e.s Christophe Rauck) et dans *La Pensée* (Seul en scène) en tournée à Bruxelles, et il jouera prochainement dans *L'homme sans but* (Arne Lygre / m.e.s Christian Giriat) et *La fusillade sur une plage d'Allemagne* (Simon Diard / m.e.s Marc Lainé).





Le bruit du rêve brisé

Daniel Jeanneteau donne à *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams la grâce d'un spectacle de nô japonais qui soulève délicatement les voiles de la mémoire.

Dans la mémoire, un seul objet ou événement renferme en lui tout un pan de nos vies.

C'est ce procédé qu'utilise Tennessee Williams en nommant sa pièce d'inspiration biographique *La Ménagerie de verre*. Une synecdoque qui agit comme une métaphore éclatante de nos existences et de nos souvenirs, fragiles et précieux comme le verre.

La pièce se structure autour du récit fait par le narrateur des années après sa fuite du huis clos familial. Tom, le fils de la famille, se poste à l'avant-scène devant un rideau pâle qui voile et laisse entrevoir l'aire de jeu : une estrade duveteuse et blanche, encadrée

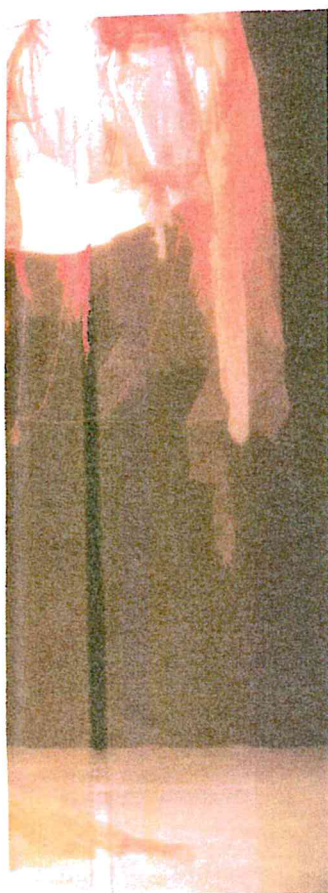
de pans de tissus clairs, opaques et mouvants. La ménagerie, à l'éclat de verre filé et de givre, y tient aussi une place centrale.

Le prologue résonne comme un avertissement sur les retouches qu'opère la mémoire sur le tissu des souvenirs, ravivés ou rapiécés : *"Je suis le contraire d'un magicien professionnel. Lui sait donner à l'illusion une apparence de vérité. Moi, je vous présente la vérité sous l'apparence plaisante de l'illusion."* Puis il introduit les fantômes qui hantent sa mémoire : *"Je suis le narrateur mais aussi un de ses personnages. Les autres personnages sont ma mère, Amanda, ma sœur, Laura, et un jeune galant."* Il précise qu'il y a aussi un cinquième

protagoniste qui n'apparaît qu'en photo : son père, qui les a abandonnés voici longtemps, dont le portrait vivant, filmé, emplit toute la scène le temps de son évocation.

Car l'absence tisse le motif de la pièce. Celle du père, de l'argent, la famille vivant grâce au travail du fils, poète et employé dans un entrepôt de chaussures ; celle du passé où la mère se réfugie. Enfin, celle d'un avenir pour la fille, Laura, infirme, timide, ne vivant que pour sa collection d'animaux de verre coloré et que sa mère tient à marier pour les sauver de la misère.

Un soir, Tom invite son collègue, Jim, que Laura aimait secrètement au lycée et qui lui offre,



Elizabeth Carrechio

le temps d'un dîner,
l'attention, les
encouragements, une
danse et un baiser, mais
brise aussi sa licorne
de verre et la quitte pour
aller retrouver sa fiancée.

Daniel Jeanneteau
a monté cette pièce en
japonais une première fois
en 2011 à Shizuoka.

Une couche de mémoire
supplémentaire qui se lit
dans le décor, les costumes
et le jeu des acteurs, où
le détachement s'accorde
aux reflets changeants
de l'humeur et de l'espoir,
de la défaite et de la perte.
Superbement incarné
par Dominique Reymond,
Solène Arbel, Olivier
Werner et Pierric Plathier,
ce quatuor s'accorde
subtilement au ressac de la
mémoire. **Fabienne Arvers**

La Ménagerie de verre de
Tennessee Williams, mise en
scène Daniel Jeanneteau, avec
Dominique Reymond, Solène
Arbel, Olivier Werner, Pierric
Plathier, jusqu'au 28 avril au
Théâtre national de la Colline,
Paris XX^e, colline.fr, du 11 au
13 mai à Bourges, les 18 et 19
à Brest, du 24 au 27 à Reims

LesEchos.fr

« La Ménagerie de verre » comme un rêve de glace

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 29/02 à 07:00, mis à jour à 09:35



« La Ménagerie de verre » comme un rêve de glace Photo Elizabeth Carecchio

Les souvenirs sont de l'étoffe des rêves. Dans « La Ménagerie de verre » (1944), premier succès théâtral de Tennessee Williams, Tom Wingfield, le narrateur (qui ressemble beaucoup à l'auteur), nous renvoie à un passé oppressant, lorsqu'il habitait avec sa mère fantasque, Amanda, et sa sœur infirme, Laura, dans un petit appartement de Saint-Louis. Dans sa mise en scène de ce grand classique américain présentée à la Maison de la culture d'Amiens (à Paris, à la Colline en avril), Daniel Jeanneteau nous place d'emblée dans un monde flottant et flou : sol cotonneux, double écran de tulle (l'un devant la scène, l'autre en forme de cube ou de cage)... le tout éclairé de manière onirique. Les seuls éléments qui paraissent « vrais » sont les bibelots posés à l'avant-scène (la « collection de Laura »), mais si transparents, biscornus et fragiles...

Le metteur en scène a pris la pièce par le bon bout en créant une distance radicale, tant dans la gestuelle – les acteurs se meuvent lentement, avec grâce, comme par peur de se briser – et dans le jeu, décalé – avec des voix semblant sortir parfois d'un disque ne tournant pas tout à fait à la bonne vitesse. L'héroïne de ce rêve-cauchemar est la mère, qui empoisonne l'air de ses fantasmes,

pousse sa fille au repli sur soi et son fils à la fuite. Jeanneteau fait d'Amanda une gorgone maléfique (à l'image de la lampe-méduse suspendue aux cintres). Il impose à Dominique Reymond une théâtralité débordante, qui emprunte autant aux codes du cinéma américain qu'à ceux du théâtre japonais (le metteur en scène a créé la pièce pour la première fois avec une troupe nippone en 2011). La sublime comédienne fait des miracles en sorcière malade, sortie du cerveau en fusion d'un homme tourmenté.

QUELQUE CHOSE DE TENNESSEE

Pendant la première heure, on peut juger le spectacle un brin formel et figé, mais lorsque arrive Jim, le « galant » que Tom a déniché pour sa sœur à la demande de sa mère, le rêve de verre se teinte d'une émotion soudaine – comme si la passion contenue des personnages secondaires se déversait en fines gouttes. Des gouttes d'acide qui - perforent les cœurs restés trop longtemps en suspens. Solène Arbel (Laura) et Pierric Plathier (Jim) forment un joli couple impossible. Très juste, Olivier Werner (Tom) a quelque chose de Tennessee qui sied bien au rôle... La poésie glacée de Daniel Jeanneteau sert ce texte délicat comme le verre. Le sensible l'emporte sur la sensiblerie.

« La Ménagerie de verre » de Tennessee Williams. MS de Daniel Jeanneteau. Amiens MAC, 29 février. Besançon, (3-5 mars) Rennes, TNB, (8-2 mars), Chalon-sur-Saône (22-23 mars), Paris, Colline, 31 mars- 28 avril.

THÉÂTRE - CRITIQUE

[Voir tous les articles : Théâtre](#)

Théâtre de la Colline / de Tennessee Williams / mes Daniel Jeanneteau

LA MÉNAGERIE DE VERRE

Publié le 22 février 2016 - N° 241

Daniel Jeanneteau met en scène une très belle *Ménagerie de verre*, où se croisent beauté scénographique, intelligence scénique et excellence du jeu.



La Ménagerie de verre mise en scène par Daniel Jeanneteau. Une très belle réussite. ©Elizabeth Carrechio

En 2011, Daniel Jeanneteau a découvert Tennessee Williams et sa *Ménagerie de verre* au Japon, mettant en scène ce texte à l'invitation de Satoshi Miyagi. Il rapatrie cette année le spectacle dans

une distribution de haute volée. Ainsi, à voir Dominique Reymond incarner une mère à l'affection tyrannique et à la folie aussi enfantine que perverse ; à voir Olivier Werner en fils aîné tantôt défait, tantôt résistant, sur le point de s'échapper de l'étouffoir familial ; à voir Solène Arbel en jeune fille fragile comme les animaux de verre qu'elle collectionne, au bord de l'absence au monde ; à voir enfin Pierric Plathier en Jim O'Connor, l'invité d'un soir, aussi conventionnel que son nom l'indique, capable de basculer dans la magie d'une rencontre hors-normes avant de se reprendre, on se dit que les partitions écrites par Tennessee Williams font le régal de ces acteurs, mais aussi que Daniel Jeanneteau a su admirablement bien les diriger. Lentement, loin les uns des autres, se déplaçant sans se toucher, presque sans se voir, comme en suspension sur un sol duveteux, ils dansent les mouvements qui traversent leurs corps, pèsent leurs mots, et confèrent au texte de Tennessee Williams une extraordinaire épaisseur.

Une grande réussite

Ce texte, c'est la première pièce du célèbre auteur américain, celle qui le révéla et qu'il conçut d'abord comme un scénario. A Saint-Louis, la maison des Wingfield est hantée par l'absence du père, étouffée par une mère fantasque qui radote ses rêves de jeune fille et surprotège « *petite soeur* », jeune fille infirme, on ne sait pas très bien de quoi. Entre elles, Tom, le grand frère, travaille dans une fabrique de chaussures mais rêve d'écriture, d'aventure, de marine marchande et de cinéma. C'est son amour pour sa sœur qui le retient à la maison. Le substrat autobiographique est fort dans ce récit, les liens nombreux avec la vie de Tennessee Williams, mais, pour autant, *La Ménagerie de verre* s'éloigne du réalisme auquel on associe souvent l'auteur d'*Un tramway nommé désir*. Le jeu, les effets de son et de lumière et la scénographie très simple et très belle – un plateau carré entouré de rideaux blancs translucides, une lampe en ombelle qui flotte comme une méduse – maintiennent l'action dans une forme d'irréalité. Les événements ne se déroulent jamais comme on les attend, les personnages sont mouvants, surprenants. Et terriblement humains. Une grande réussite.

Eric Demey

LA MÉNAGERIE DE VERRE

Jusqu'au 29 février

Maison de la Culture d'Amiens

Théâtre de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 31 mars au 28 avril, du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30. Et aussi du 3 au 5 mars au CDN de Besançon, du 8 au 12 au TNB à Rennes, le 19 à la Scène Watteau à Nogent/Seine, les 22 et 23 à l'Espace des Arts à Châlon sur Saône. Puis du 11 au 13 mai à la Maison de la Culture de Bourges, les 18 et 19 au Quartz à Brest et du 24 au 27 à la Comédie de Reims. Tel : 01 44 62 52 00. Durée : 2h. Spectacle vu à la Maison de la Culture d'Amiens.